L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS

Bureaux 72 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLEANS!

SAMEDI MATIN, 9 NOVEMBRE.

FEUILLETON.

LES HOMMES LIBRES.

ROMAN PASTORAL
DU TEMPS DE LA TERREUR.

PAR C. D'HERICAULT.

PROLOGUE.

IV—Suite

Le coup de pistolet.

C'était un homme d'environ quarante ans, de haute taille, et dont le front proéminent, les sourcils épais, le nez arqué, le long visage, produisaient une impression de respect que vêtement encore augmentait son regard froid, dominateur et profond. L'ensemble de sa physionomie indiquait une de ces natures persévérantes, implacables et orgueilleuses qui distinguent les hommes d'Etat.

C'était lui qui avait organisé le régime révolutionnaire dans cette partie de la Normandie, sachant, dans ses intimes aspirations, ne désirer pas aller au delà de la royauté constitutionnelle. Il était bal par toni ce qu'on appelait alors les honnêtes gens, c'est à dire les ennemis de la Terreur à quelque classe qu'ils appartinssent. Il était aussi jalousé par le plus grand nombre des sans-culottes, mais, comme tous les hommes de sa sorte, il avait quelques disciples fanatiques et fanatiques, qui lui prédisaient les plus hautes destinées.

— Pierre Le Mâle se vous a pas rejoints? demanda t-il?

— Non, répondit Brutus avec âpreté, est pas importe ; car nous nous demandons, en vain, la raison qui peut l'engager à accorder à ce jeune citoyen une estime si grande.

— Vous vous demandiez cela, et vous me blâmiez ?

— Oui, Nama, nous te blâmions.

— Hum! murmura Marc qui commençait à songer au proverbe qui parle des enclumes et des marteaux.

— Ah! vous me blâmiez!

— Te connais-tu au dessus de tes frères? dit ironiquement Caius Ley.

— Etaient vous convaincs savoir la raison de non estime pour ce jeune homme, vous la saurez. La voici : c'est qu'il est de vous tous le seul bon républicain. Laisez les armes, Brutus : les mêmes veilleut ; mon bras est aussi prompt que le tien et mon oeil ne sait pas dormir. Toi, Brutus, tu es sincère, et sans la sincérité j'aurais depuis longtemps éteint ta jalousie dans son sang.— Le pain, te dis je ; demande au cadavre qui est là si me fait plus d'une seconde pour détruire une existence.—Oui, tu es sincère, mais ce n'est pas la sagesse et la vertu, c'est la violence de ton tempérament qui t'a poussé vers la république. Vous autres deux vous savez, et je le sais aussi, quelle est votre sincérité ; mais je le jurerais que ce lui, Levy, c'est la vertu, Mars, c'est la lâcheté, qui vous ont fait démocrates.

—J'en appellerai au comité de les insultes, Nama, dit Levy solennellement.

Et moi! au club des Marins sans peur, mur mura Mars.

—Allons, la paix! Pierre Le Mâle, lui, il possède une foi ardente dans le génie de la république. Ce qui il aime en elle c'est la vérité, c'est la grandeur, c'est la liberté, c'est l'égalité. Il est un disciple fidèle de la vertu républicaine, il en sera l'apôtre énergique, il en sera le martyr glorieux, si vous maintenant !

Levy le toucra en secouant la tête avec un geste vraiment noble et impérieux.

—Demain, reprit-il, quand tous nos frères des classes populaires de ce district auront accompli l'oeuvre à laquelle nous allons les convoquer, ils en comprendront la grandeur civique ; ceux qui auront a se plaindre de mon partiotisme sauront et l'assemblée des patriotes sera mon juge.

Il se retourna vers le garçon boucher :

Monte sur le cheval de ce paysan, Brutus, dit il, nous devons voyager un instant ensemble.

Brutus fit un signe d'acquiescement.

—Loy, fais toi conduire par ce meunier jusqu'au hameau de Michel, qui est à notre gauche.

—Mars, sois et autre paysan ; force le à te conduire à Criquetot, c'est à environ deux lieues d'ici, sur la droite.

—Loy, continua Nama, quand vous arriverez dans les villages qui précèdent l'endroit ou vous allez, vous remettrez vos gardes aux maires de la municipalité, et vous requerrez au nom de la loi, et sous peine de voir la commune traitée révolutionnairement, qu'on les emprisonne. Demain, à midi, on les délivrera. Allons, ou marche, et vous, guides, aristocrates des champs, n'oubliez pas que le glaive de la loi est suspendu sur votre tête.

FIN DU PROLOGUE.

PREMIÈRE PARTIE.

LES GENS DE L'AN II.

I.

Le hameau de Saint-Michel-du-Péril

La commune de Saint Landry comptait un peu plus de trois cents feux, environ quinze cents habitants. Elle se composait du village proprement dit, qui était habité par des pêcheurs, et d'une grande quantité de fermes, soit isolées, soit groupées en hameaux. Le village était au fond d'un petit golfe. Une double rangée de maisons, partant du bord de la mer, venait s'arrondir autour d'une place à l'une des extrémités de laquelle se dressait une grande église vénérée dans le pays. Les deux lignes de maisons représentaient leur marche parallèle derrière l'église et montaient jusqu'aux premières assises de la colline au haut de laquelle était situé le hameau de Saint Michel du Péril.

Sur une pointe de cette colline, qui s'avançait dans la mer et qui dominait d'une centaine de pieds le niveau de l'eau, une large cabane, faite en pierre et couverte de chaume, était coupée fermant, opposant au vent de nord et d'ouest qui soufflait du large une muraille épaisse, percée d'une porte cintrée, munie de barreaux de fer. Le devant de la cabane, tapissé de petites roses pourpres et tourné vers le midi, regardait la grande plaine normande aux couleurs riches et bariolées.

Une autre maison, plus petite, se voyait aussi sur la pointe, à une centaine de pas de la première, mais sur le déclivité de la petite colline qui descendait vers le bourg.

Le chemin qui mettait le bourg de Saint Landry en communication avec la route nationale allant du Havre à Fécamp passait devant la porte des deux chaumières, dont la plus grande s'appelait la maison Feuilloly, et l'autre la maison Le Mâle.

De l'autre côté du chemin, parallèlement à la façade des cabanes, s'étiraient de ces petits remparts de terre nommés *fossés* dans le pays de Caux, et dont la plateforme était planté de vieux ormes et de saules aux branches pendantes. Ce *fossé* était choisi en plusieurs endroits, les bâtiments d'exploitation qu'il était chargé d'abriter étaient désertés depuis plusieurs années ; le tumbelmont en ruine, et les arbres de toute nature, poussant en liberté dans le verger, encadre par le rempart de terre, semblaient, en se mêlant aux ronces ainsi qu'aux genêts épineux, vouloir former une forêt vierge.

Il y avait en autrefois là une ferme importante, mais en l'an II, le hameau de Saint Michel se composait uniquement des deux cabanes dont nous avons parlé.

Le 21 prairial, dans le courant de l'après-midi, une vieille femme vêtue de noir, était assise sur une haute chaise, à la porte de la maison Feuilloly. Elle filait à la manière antique, un fuseau, sur la cuisse, et son regard suivait attentivement les évolutions du paquet d'étoupes. Parfois une pensée inquiète venait la distraire ; elle relevait un face longue, maigre et ridée ; sa physionomie austère semblait prendre une nuance plus sombre encore, ses yeux noirs et perçants jetaient un regard fixe sur le chemin qui venait de la ville, puis revenant vivement son front couvert de cheveux gris, elle imprimait au fuseau un mouvement plus brusque de rotation.

Une jeune fille, à la tête et aux jambes nues, vêtue d'un court jupon rouge et d'une chemise de grosse toile, de couleur brune, et aux poignets sortit de la cabane, s'avança vers la route et s'arrêta, le regard fixe.

Si, trente ans plus tard, un poète eut rencontré cette belle fille aux jambes nues, avec sa haute taille, gracieuse et souple, debout, dans une attitude fière, sur le haut d'une falaise, il eût songé à une déesse à Velleda. Et vraiment, dans ces épais cheveux blonds bouclés qui couronnaient ce front de dix-huit ans, dans ces grands yeux d'un bleu clair, aux regards naïvement hautains, dans cette figure rondie et hâlée, au trait fin et fermes, éclairés pour ainsi dire par des dents éblouissantes, il y avait ce mélange de grâce et d'orgueil, ce quelque chose de sauvage, de candide et de pur, de charmant et de dominateur, qui l'imagination aime à supposer dans les vierges, le rêve de la mer.

C'est assez regarder les champs, Noelle, dit la vieille femme d'une voix ferme et froide. Rentre, ma fille. Ta sale bien, continua t-elle d'un ton plus lent, que ce soir peut être nous pourrons nous confesser.

—Je suis toute prête, la maîtresse. Mais je ne regarde pas les champs. Je regarde la route par où Pierre doit revenir. Il me semble qu'il revient bien tard de la ville.

—Un jour, dit la vieille femme d'un ton sombre, il ne reviendra plus ici.

Noelle tressaillit, puis un sourire confiant soulevait le coin de ses lèvres rouges.

—Mère, il reviendra toujours où je serai, dit elle.

—Un jour il ne reviendra plus. Traître à Dieu, traître à sa mère, il sera traître à sa famille.

—Mère, tu ne parles pas comme tu le parlais autrefois. Tu parlais comme d'un homme pieux, juste, sans tache, et tu le dis maintenant le plus coupable des hommes. Mère, tu parlais comme d'un homme qui ne pardonne pas, et tu le dis maintenant le plus pardonnant